

— Oui ; mais la masse reste ce qu'elle fut toujours : convaincue que tout finit à la mort, et qu'il n'y a pas de temps à perdre pour utiliser la vie. Ses poètes, les plus sonores et les plus populaires, le lui ont assez répété : voyez Horatius, Ovidius, Catullus... Pauvres humains ! du spectacle de la mort dont ils aiment à s'entourer aux portes de leurs cités, dans leurs cirques, jusque sur l'argenterie de leurs festins, ne trouvez-vous pas qu'il s'élève un chant haletant, au rythme fougueux, aux paroles âpres, aux harmonies capiteuses, dont le refrain reste le même : " Use, abuse de la vie... Les journées sont courtes, les années sont brèves... Pour te frapper le trépas a pris son vol, il vient, et chaque soleil précipite sa course... Hâte-toi, jouis, jouis encore, accumule les plaisirs, entasse les voluptés, sature tes yeux, tes oreilles, tes sens de caresses, de symphonies et de beauté... Dépêche-toi... La pièce se déroule et le dénouement est proche... Et si pour jouir davantage il faut écraser, broyer les autres, écrase et broie ! "

Il parlait avec fougue : esprit supérieur, âme vibrante, apôtre merveilleux et désintéressé.

— Ces pauvres Pompéiens ont vu naguère la soudaineté, l'horreur du tremblement de terre, ses victimes et ses désastres ; et la vision de la mort reste devant leurs yeux. Qui sait si dans dix ans, dans vingt ans, ou plus tôt, demain peut-être, la catastrophe ne se renouvellera pas !

Ils jouissent des heures qui passent. Et par un juste châtement leurs excès même les abrègent, ces heures précieuses ! Ou bien, ayant épuisé trop vite la coupe, ennuyés de voir se répéter sans cesse le même geste machinal des repas, des bains, des voluptés, morts avant la fin de leur vie, ils cherchent dans le suicide l'hypothétique satisfaction du néant.

Il désigna du doigt le manuscrit qu'elle tenait encore à demi roulé :

— Oui, les stoïciens ont voulu réagir contre l'élan du vice. Mais leurs théories d'orgueil les ramènent au même point. Pour eux, l'homme est à lui-même sa fin ; il doit en tout chercher le plein développement de sa raison. Plus il vivra plus il aura d'obstacles à vaincre : ce n'est donc pas pour lui une grande affaire que de vivre, et tous les animaux en font autant ! Rien d'important ne le retient ici... Dès lors, la mort n'est rien, ou plutôt c'est un bien : c'est souvent le seul moyen de faire un beau geste pour finir, de sortir librement, à son heure, du stade où la course est banale !...

Cet homme était vraiment fait pour la conquête : il connaissait à fond son époque et jamais il n'était plus prenant que lorsqu'il l'opposait à la doctrine nouvelle.

— Nous, nous avons un but. Où nous allons, nous le savons. La vie, pour nous, n'est pas une comédie ou une tragédie dont il faut tenir un rôle, voleur ou volé, et qui finit à tout jamais quand le rideau se relève. Non : c'est le temps du concours pour réaliser nous-mêmes en nous le chef-d'œuvre que Dieu attend. Il nous a montré le modèle en son divin Fils ; il nous a donné les instruments du travail : sa grâce et notre

liberté ; il sera juge à la mort, du travail de perfection ou de déchéance que nous aurons accompli. Chez nous, la mort n'est redoutable que pour l'artiste infidèle à son art ; pour les autres, c'est le prix, le triomphe, la joie et la gloire éternellement assurés !

Mais il faut travailler : les yeux devant le Modèle il faut réaliser l'équation de la vie au rêve, il faut faire grand, très grand... Si peu que nous vivions, nous avons le temps : si tous nos actes sont faits pour Dieu, si nous ne cherchons ici-bas, que sa volonté en tout, que sa gloire, comme le Christ, nous sommes maîtres du nombre des coups qui ciselleront le chef-d'œuvre.

Ah ! les riches tombeaux importent peu !...

Avec eux, — et sa main se dressait vers la ville — avec eux nous nous rencontrons sur un point : la mort viendra comme un voleur... Soyons prêts au jugement de Dieu !

Les deux femmes l'avaient écouté en silence, Paula plus recueillie, Vera plus ardente. Comme il se taisait, elle parla :

— Que faut-il donc pour être chrétien ? Suffit-il de croire à la vérité ?

Jusqu'alors, par délicatesse et par prudence tout ensemble, il n'avait pas voulu lui parler du baptême. Il réfléchit un moment et se décida :

— Il faut croire et recevoir le baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et vivre saintement.

— Ce baptême, qu'est-ce donc ?

— C'est la purification initiale : elle nous délivre de l'esprit du mal et nous donne la grâce de Dieu.

— Et moi, ne pourrais-je le recevoir ?

— Oui, si vous le voulez, lorsque vous serez pleinement instruite et que vous serez ferme dans la foi.

— Et si je venais à mourir auparavant ?

— A celui qui aime Dieu par-dessus tout et qui désire la grâce, s'il ne peut être baptisé, la grâce lui est donnée par son désir...

Il s'interrompit et reprit :

— ... ou par son sang s'il meurt pour le Christ.

Elle allait questionner encore lorsque subitement elle pâlit. Dépassant le tombeau de Porcius, Polybius s'avavançait. Elle espéra qu'il ne la verrait point. Mais comme par hasard, ses yeux se tournèrent vers le petit groupe, dont Eupor venait de lui signaler la présence. Il monta les deux degrés et s'avança vers eux.

— Je vous présente mes hommages, ma chère Vera. Vous êtes seule ?

Sa voix tremblait un peu, de colère mal contenue.

Prise au dépourvu, elle répondit embarrassée :

— Non, Drauca est tout près d'ici, dans une boutique...

Elle s'était levée brusquement, ainsi que Paula, si brusquement que le manuscrit avait roulé sur le sol.

Polybius allait se pencher. D'un geste prompt Caesius le prévint et ramassa le livre qu'il tendit à la jeune fille.

Le regard du Pompéien étincela.

— Est-ce là un de vos esclaves ? interrogea-t-il d'un ton âpre.